

CHRONIQUE

Cest avec émotion et reconnaissance que le *Benjamin de la presse*, — comme l'un de nos grands quotidiens nous a appelé — vient dire à ses frères aînés et au public, combien il a été touché de l'accueil bienveillant qui lui a été fait.

Ce nom de Benjamin nous plaît assez, parce qu'il nous laisse espérer qu'on nous continuera la protection et les sympathies auxquelles ont droit les petits.

Et justement dans les compliments courtois dont toute la presse a salué l'apparition de la première revue féminine canadienne, nous savons gré à nos confrères de s'être inspirés de cette généreuse indulgence — toute masculine, disons-le — qui tient compte des promesses d'une débutante, semble ne pas s'apercevoir de ses gaucheries et pardonne beaucoup à son inexpérience.

On n'a pas tort de compter sur notre bonne volonté, et la Revue se promet de devenir digne de l'encouragement inespéré qu'elle reçoit.

— Mais n'oublions pas que pour rester intéressant il faut ne pas trop parler de soi. Aussi bien les sujets ne manquent pas pour bavarder aux dépens du prochain et à notre bénéfice, car la médisance devrait avoir au moins cet avantage qu'elle nous fasse prendre en horreur les défauts que nous condamnons chez autrui.

J'aurais peut-être la tentation de mettre sur le tapis la grosse question du Panama si je ne croyais que notre correspondant européen n'allait lui-même vous la tirer au clair et beaucoup plus savamment que je ne le pourrais faire.

Dans ce gâchis monumental il y a une chose pourtant qui me paraît plus regrettable que toutes les autres — mes lectrices seront peut-être de mon avis là-dessus. — Cette entreprise, qui a englouti des centaines de millions, a ruiné non pas les gros capitalistes, mais une infinité de pauvres victimes qui y avaient placé des économies péniblement accumulées et prises bien souvent sur le *strict nécessaire*. Aussi la clameur de détresse qui a accueilli la nouvelle de la catastrophe a-t-elle été formidable. La colère popu-

laire qui bouillonne actuellement en France est nourrie de tous ces espoirs dont la déception implique dans une foule de cas la misère.

Si le malheur fut arrivé à un Rothschild, ma foi, il n'y aurait pas eu lieu d'en gémir outre mesure.

Quel plaisir c'eût été que de voir les sacs de ces accapareurs, travaillant à assécher le Pactole — qui coule pour tout le monde — se dégonfler. Oh! la pluie bienfaisante que celle de leurs écus d'or retombant sur tous les pauvres gens du sein desquels ces astres puissants de la finance les avaient constamment pompés.

Nous nous rappelons qu'il y a eu un an cet automne, il s'éleva dans tous les journaux canadiens un concert universel de dénonciations, d'accusations et de révélations scandaleuses. Ce fut un éclaboussement général.

La surprise que ces dévoilements excitèrent fut grande en France, où nous nous trouvions alors.

— Eh quoi! voilà cette honnête et douce colonie qu'on nous donnait comme un exemple des bons effets d'une monarchie constitutionnelle! s'écriait un grand journal de Paris.

C'est à notre tour de nous voiler la face devant le spectacle que nous offre le Vieux Monde, car à la triste affaire du Panama d'autres aussi peu édifiantes ont répondu simultanément en Allemagne et en Autriche.

Le plus sage est peut-être de ne pas trop s'étonner, de reconnaître que la pauvre humanité est bien la même partout et que le pouvoir est un des plus redoutables écueils pour sa vertu.

— Des écueils, il y en a également de grands pour la réputation, et dont ne se gardent pas assez les admirateurs des gens célèbres. Et pourtant il y a dans toutes les langues des proverbes qui les avertissent d'être prudents: "Défiez-vous des amis trop zélés." "Dépasser le but c'est manquer la chose." "*Let well enough alone*," etc., etc.

Agissant contrairement à l'esprit de ces sages maximes, les disciples d'un homme illustre croient mettre le sceau à sa renommée après sa mort, ou passionner encore l'intérêt du public en lui livrant